

– Vos romans sont nourris de vos observations sur « la vie comme elle va ». Qu'est-ce qui vous intéresse chez les gens ? Qu'est-ce qui retient votre attention, vous alerte, met votre imagination en branle ?

Je crois que ce qui me fascine le plus chez les « gens » c'est tout ce qui les rend particuliers, uniques au monde, donc romanesques, face à des sujets universels : les relations qu'ils entretiennent avec leurs parents, leurs enfants, leurs amours, leur travail, leur argent, leurs doutes, leur solitude, leur conscience... J'aime leur intimité, leur « nudité ».

Au cours d'une conversation, même avec des inconnus, j'en arrive vite à des questions extrêmement personnelles. Les « gens » ne s'en offusquent pas car ils sentent chez moi une curiosité sincère, bienveillante, très loin de tous les clichés d'un auteur « vampirisant ». D'ailleurs je ne me suis jamais « servie » d'une autre vie et tous mes personnages sont inventés de la tête aux pieds. Mais je glane ici ou là des détails que j'oublie sur le moment et qui reviennent au détour d'une phrase. Je n'ai jamais eu la télévision, je n'écoute pas la radio, je suis nulle en « actualité » et pourtant j'entends dire parfois que mes livres disent bien le monde d'aujourd'hui, je crois que c'est justement à cause de cela : cette histoire de nudité. Comme je ne suis pas parasitée par l'écume des conversations de comptoir, je vais directement au cœur. « Comment vous êtes-vous rencontrés ? » « Priez-vous parfois ? » « Et qui donc alors ? » ou « Êtes-vous heureux ? », voilà ce qui me nourrit. Et n'allez pas croire que ce sont des conversations austères, bien au contraire ! Nos souvenirs de flirt, nos fois de charbonniers, tous ces micmacs que nous nous bricolons avec nos petits moi, scellent des rencontres gaies, profondes, inoubliables.

– On connaît votre souci de documenter avec précision vos romans. Charles, le « héros » de *La Consolante*, est architecte : aviez-vous le désir de parler d'architecture ? Est-ce un domaine de création qui vous intéresse particulièrement ? Comment avez-vous procédé ?

Aussi « coquette » que cela puisse sembler, je n'ai pas choisi de parler d'architecture. Un jour, je me suis rendu compte que le personnage qui me hantait était architecte et j'ai dû faire avec. J'étais bien embêtée parce que je n'y connaissais rien et si je n'y connaissais rien, curieuse comme je suis, c'est donc que cela ne m'avait jamais intéressée. Misère... J'ai commencé par acheter des livres de témoignages. Pas seulement d'architectes, d'ingénieurs, de maîtres d'ouvrages, de paysagistes... Comme toujours, une lecture en amène une autre, puis une autre, etc. J'ai interviewé des architectes, des gens du bâtiment, j'ai lu leurs journaux... Grâce à cette aventure, j'ai découvert Pierre Riboulet et notamment ce texte qu'il a écrit quelques mois avant de mourir, *Un parcours moderne* aux éditions du Linteau. Pour moi, *La Consolante* restera cette rencontre-là. Plus qu'une autobiographie, ce parcours moderne est un magnifique traité de savoir-vivre...

– Vous avez dédié *La Consolante* à Charles, vous vous êtes surprise à l'aimer davantage que vous ne le pensiez en le créant ?

– Quel compagnonnage faites-vous avec vos personnages ?

On ne peut pas se mettre dans la peau d'un homme pendant des mois, des années et plus de six cents pages sans partager avec lui une très grande intimité. Toute la première moitié du livre est chaotique, morcelée, déstabilisante, je ne pouvais pas faire autrement parce que *j'étais* lui et que lui était ainsi. Ce fut éprouvant à écrire et je vois bien que certains lecteurs se sont aussi sentis mis à l'épreuve, mais je ne trouve rien à dire pour ma défense : ce sont les mots qui étaient dans mon oreille et c'eut été le trahir, lui, que de les changer...

Ce qui est valable pour Charles l'est pour tous les autres personnages. Plus qu'un compagnonnage, il s'agit plutôt d'une forme de loyauté. Je suis leur page...

– La Consolante est sans doute plus sombre que vos ouvrages précédents. Certaines situations sont très rudes : la vie vous paraît-elle plus noire qu'avant ?

La plupart de mes nouvelles, *Je l'aimais*, et le passé des personnages d'*Ensemble*, c'est tout avant qu'ils ne se croisent, rien de tout cela n'était très rose. La vie ne me paraît pas plus noire qu'avant, je l'ai toujours trouvée... contrastée. L'engouement pour le côté « vitaminant » d'*Ensemble* (que j'ignorais totalement) a un peu brouillé les cartes mais il me semble que les lecteurs attentifs ne s'y sont jamais trompés... (est-ce qu'il faut un « s » à trompé???) je ne suis pas très angélique...

– Heureusement, il y a un « happy end » : est-ce pour vous un impératif ? Le « minimum » dû à vos lecteurs ?

Je ne sais pas. Je ne réfléchis pas à tout cela. Dans le cas de *La Consolante*, il est clair que Charles choisit le bonheur et c'est ce que j'aime chez lui. Après tout ce que je lui avais fait subir, c'est ce choix qu'il fait, cette volonté de me dégager, moi, et ma vision *contrastée* de la vie qui ne mène nulle part... Il m'a volé cet happy end. Et il a eu bien raison. Il la méritait.

– Les femmes de vos romans sont toujours fortes, généreuses : ce sont elles qui conduisent vers une issue heureuse : est-ce un hasard ?

Les femmes sont moins obsédées par l'empreinte qu'elles pourraient laisser ici-bas après leur mort donc le pouvoir, et toute sa clique de compromis, les tracassent moins. Le bonheur est quelque chose de plus concret et de beaucoup plus redoutable, c'est : ici et maintenant. Mais je ne saurai généraliser. Cette histoire de sexes ne m'intéresse pas. La sensibilité se fout bien des chromosomes.

– Votre écriture repose sur des dialogues rapides, des intuitions fulgurantes. Peu de longues descriptions ou d'introspections très approfondies : est-ce pour vous une façon de mieux traduire la vie d'aujourd'hui, frénétique, emballée, laissant peu de temps aux êtres qui n'ont jamais le temps de souffler ?

Ce « peu de temps » était précisément le sujet de *La Consolante*. Ce dont je parlais tout à l'heure, cette question de choix de vie, cette course contre la montre donc oui, il fallait aller vite. Mais j'ai du mal avec les descriptions de manière générale. Je ne sais pas faire. À cause de toutes ces images dont nous sommes repus aujourd'hui, il me semble que le lecteur « voit » rapidement ce que j'évoque. Pas besoin d'en faire des tonnes.

On l'écrit ensemble l'histoire : mes mots, leurs yeux. Nos solitudes se comprennent.

– On sent, à vous lire, la jubilation qui vous anime. Qu'aimez-vous dans l'écriture ? Écrivez-vous vite, d'une traite, ou avec beaucoup de repentirs, comme en peinture ? Quels rapports avez-vous avec les mots ?

L'écriture, ça n'existe pas (du miel pour mes détracteurs !), ce sont les personnages qui existent. J'écris comme ils vivent : difficilement quand c'est compliqué, facilement quand ils savent où ils vont. Mais toujours beaucoup, beaucoup, de corrections.

« Un livre facile à lire est un livre difficile à écrire » (T. Hardy). Je ne suis jamais satisfaite et souvent très malheureuse quand c'est imprimé. C'est un supplice de me relire quand je ne peux plus rien changer. Un supplice.

– Dans quel état êtes-vous lorsque vous écrivez ? Avez-vous des rites d'écriture ? Des moments favoris ?

Fatiguée. Exaltée. Désespérée. Je travaille quand je peux. La nuit le plus souvent. À la fin, je mets du « son » pour me tenir éveillée. Quand je commence à me brancher sur Fun radio spécial *dance floor*, c'est qu'il est temps, boum, boum, d'aller me coucher !

– Avez-vous déjà été contactée pour l'adaptation au cinéma de La Consolante ?

Comment avez-vous vécu l'adaptation d'*Ensemble, c'est tout* ?

Envisageriez-vous une carrière de scénariste, parallèle à votre vie d'écrivain ?

Oui. J'ai été contactée. Et non, j'ai répondu que non. Je ne voulais pas que l'on montre la maison de Kate parce qu'aucun repérage n'en trouverait d'assez belle, ni de chiens assez fracassés, ni d'enfants aussi vivants. Je n'ai pas « vécu » celle d'*Ensemble*. Si Claude Berri ne m'avait pas invitée à une projection privée, je n'aurais pas eu la curiosité d'aller le voir. C'est une autre histoire... Je ne regrette rien, mais je préfère ne pas m'en mêler et ne plus vendre les visages de mes personnages. (*Je l'aimais* est en tournage et les nouvelles en préparation parce que les droits ont été achetés il y a très longtemps...) Tant mieux si j'inspire d'autres sensibilités mais on ne m'enlèvera jamais de l'esprit que ce qui fait la force d'un livre, c'est... le livre.

Je n'envisage aucune carrière. Ce qui me tente dans l'écriture d'un scénario c'est l'idée d'écrire discrètement, planquée dans le noir, mais est-ce là une bonne raison ?

Et surtout en serai-je capable ?

– Vous vous méfiez de la célébrité sachant ce qu'elle peut vous voler et pourtant vous êtes très proche des gens, de vos lecteurs. Comment vous organisez-vous ?

Je suis beaucoup allée dans les librairies ces derniers mois et j'ai été très heureuse de rencontrer tous ces regards et ces témoignages qui justifient une part de mes doutes, mais c'était aussi mon dernier tour de piste. Il est temps maintenant de disparaître. Ce n'est pas un caprice mais une nécessité très profonde. Écrire sans moi.

(Nda : et à l'heure où je relis ces lignes, je m'appête à repartir... bouh...) (Le problème c'est que c'est juste impossible de décevoir les libraires...)